

NOUVEAU DROUOT (1/2)

# Toute une vie au quartier

**Aïcha Drider et Malika Miliani sont sœurs, elles ont vécu presque toute leur existence dans le quartier du Nouveau Drouot à Mulhouse. Elles ont grandi au sein d'une fratrie de douze enfants au 24, rue de l'III, appartement des parents que Malika occupe toujours, près de soixante ans après. Rencontre.**

À 24, rue de l'III, à Mulhouse la porte est presque toujours ouverte. Dans sa cage d'escalier, Malika et son mari Omar sont les derniers locataires, avec une autre famille. C'est étrange de gravir les marches jusqu'au 4<sup>e</sup> étage, croiser des portes condamnées par des plaques métalliques et un escalier où depuis longtemps, plus personne ne fait le ménage. Le paysage change lorsqu'on atteint les derniers niveaux occupés. Là, tout est impeccable. On repère les lieux encore habités grâce aux chaussures méthodiquement alignées, dans le couloir ou sur le rebord de la fenêtre.

## Une famille très nombreuse

Les deux sœurs nous reçoivent dans la salle à manger. Là où petites, elles ont partagé des repas animés au sein d'une fratrie très nombreuse.

« On était six filles, six garçons. Avec mes parents, ça fait 14, même si notre père n'était pas souvent là, il bossait tout le temps... » Les cinq pièces accordé à la famille ne désemplissait pas. Une chambre pour les garçons, une chambre pour les filles, une chambre au fond pour les parents, le salon qui hébergeait bien souvent la famille d'Algérie ou de Belfort, « ou des personnes que ma mère accueillait, elle était généreuse. Ma mère, c'était une mère Teresa ! »



Malika et Aïcha, sur le balcon de l'appartement de leur enfance, rue de l'III.

Photo L'Alsace Vincent VOEGTLIN

Pour caser tout le monde autour de la table, le papa, couvreur de métier, avait récupéré des planches et fabriqué deux bancs de fortune.

## « On était pauvre mais heureux »

De leur enfance, elles n'ont que des bons souvenirs. « On était pauvre mais heureux. Il y avait beaucoup de familles nombreuses, plein d'enfants dehors. »

Elles se souviennent aussi des petits bonheurs, « le vélo avec un bac réfrigérant des glaces Tutti ! », le commerçant ambulancier « Tchiki », une camionnette verte qui passait dans le quartier mais aussi la boulangerie Parmentier où elles allaient acheter des bonbons quand elles avaient trois sous.

« Avec la paroisse Don Bosco, on allait à Bitschwiller près de Thann et même à Saint-Brévin en « colo » (commune de la Loire-Atlantique au bord de la mer), on a été trois années de suite, dans les années soixante-dix, c'était bien... » Les deux sœurs se remémorent ces vacances enchantées, le nom des prêtres qui les emmenaient, le père Couble, le père Genoud, le père Jean... À l'époque où l'Église catholique était encore très présente dans l'éducation populaire. « Ma mère faisait le ménage à la paroisse. »

## Mère yéniche, père algérien

De leur mère yéniche et catholique, décédée en 1998 et enterrée à Mulhouse, elles ont gardé des bribes d'alsacien et leur accent chan-

tant. « Elle était sévère et parfois, on avait droit au *kochaleffel* (cuiller en bois). Après l'école, on devait tout de suite rentrer à la maison. On ressortait ensuite dehors pour jouer mais jamais seules. Elle nous surveillait, avec ses copines. Et on n'avait pas le droit de s'asseoir dans l'herbe. »

De leur père algérien, mort en 1978 et enterré en Algérie dans la région d'Oran, elles ont adopté la religion et la culture culinaire. Le couscous pour les grandes tablées, des maris épousés au bled. Toutes les deux ont été envoyées en Algérie à l'âge de 16 ans, une parenthèse dans leur vie au Drouot.

« Petites, on était plutôt athées ! On ne connaissait pas vraiment la religion. C'est quand on est parti en Algérie qu'on a choisi le côté de nos

maris. On ne regrette pas, on a quand même des enfants qu'on aime ! »

## Parenthèse oranaise, retour rue de l'III

Malika a vécu huit ans en Algérie avant de revenir, d'abord avec ses enfants. Son mari a suivi. « À l'époque, c'était compliqué ! » Hébergée au début chez ses parents au 24 rue de l'III, elle a fini par récupérer le logement et les parents ont déménagé dans un autre appartement du même immeuble, plus petit. « J'ai passé presque toute ma vie là ! »

Quand Malika est revenue à Mulhouse, elle a trouvé un job à la MJC Drouot. Elle a pu ensuite passer un CAP petite enfance et travaille depuis à la maison de la petite enfance Bab'III.

Sa sœur Aïcha, partie elle aussi à 16 ans, est restée plus longtemps en Algérie. « Vingt ans ! Je suis revenue en 1997 seulement avec mes fils. Mon mari nous a rejoints plus tard. »

Elle vit seule aujourd'hui, toute dernière locataire depuis plus d'un an du 23, rue de la Navigation. Très affectée par la perspective de quitter le quartier, elle sort d'un arrêt maladie avec très peu de revenus (elle a bossé durant quatorze ans comme agent d'entretien à l'Université de Haute-Alsace) et vient de reprendre, en mi-temps thérapeutique. Après plusieurs propositions de logement, elle se fait doucement à l'idée de quitter son immeuble pour un logement aux Jonquilles.

## D'un balcon à l'autre

Depuis toujours, les deux sœurs se soutiennent moralement, il ne se passe pas un jour sans que l'une aille boire un café chez l'autre.

Dans le quartier presque désert, elles s'appellent de leur balcon res-

pectif, distant tout de même de plusieurs dizaines de mètres. Il y a toujours une grappe de jeunes qui traînent dehors et qui sont leurs derniers compagnons. Aïcha et Malika les connaissent tous par leur prénom.

Si ces mêmes jeunes se montrent parfois hostiles aux personnes extérieures, ils sont très serviables avec les derniers habitants. « Ils nous proposent de nous monter les courses... Quand j'ai besoin de me déplacer, je ne prends plus ma voiture qui est en panne, il y en a toujours un qui est prêt à m'emmener. » Certains n'habitent plus ici mais reviennent tous les jours.

Dans la solitude qui s'installe doucement et le paysage de plus en plus désolé, ce sont les dernières présences humaines. Malika veut repousser son déménagement après le ramadan, avec l'espoir de partager encore avec les rares habitants, thé, petits gâteaux et pourquoi pas, un couscous général. Elle a trouvé à se reloger dans un petit pavillon de la Somco à Riedisheim, le camion du déménageur est commandé pour la mi-mai.

Pour la sortie du livre *Oublie oubliée*, portrait photographique du Nouveau Drouot réalisé par Anne Immelé et publié à l'automne dernier chez Mediapop (voir notre édition du 23 octobre 2020), il était question de faire une grande fête, en invitant une dernière fois les habitants désormais dispersés. Mais la pandémie qui revient leur vole cette ultime occasion de faire communauté.

Frédérique MEICHLER

**PLUSWEB** Vidéo et diaporama sur nos sites lalsace.fr et dna.fr

**LIRE** La seconde page consacrée au Nouveau Drouot sera publiée dans notre édition du dimanche 11 avril.

# Soixante ans d'existence

**Construit à la fin des années cinquante, le Nouveau Drouot va bientôt disparaître de la carte. La démolition, commencée en février dernier, doit s'achever au plus tard fin 2023. Si pendant longtemps, ses habitants ont gardé l'espoir d'une réhabilitation, le sort du quartier s'est joué en 2015.**

## 279 familles

Le Nouveau Drouot, construit entre 1956 et 1960 par l'Office public HLM pour des familles ouvrières, comptait 294 logements répartis en six barres, dans les rues de l'III, Thur et Navigation. En octobre 2018, lorsque la Ville et Mulhouse Habitat ont annoncé officiellement sa démolition, il y avait 279 familles à reloger. Il en reste un peu plus d'une trentaine aujourd'hui.

**CLASSÉ QPV.** - En 2014, le quartier du Drouot entrait dans les QPV (quartiers politique de la Ville) bénéficiant de la manne du 2<sup>e</sup> programme de renouvellement urbain, baptisé NPRU (nouveau programme de renouvellement urbain). Des études sont lancées pour aider les décideurs à choisir entre la réhabilitation et la démolition.

## Rapport prémonitoire

Un document M2A (Mulhouse Alsace agglomération) datant de janvier 2015 intitulé « Cahier de quartier – contrat unique » ne laisse guère de chance à l'option d'une réhabi-

litation du Nouveau Drouot.

Il relève tous les points négatifs du quartier, comme autant d'arguments pour la démolition : « quartier conçu en vase fermé, sans lien urbain aucun », y compris avec son environnement proche, l'Ancien Drouot et le secteur Barbanègre.

« Le traitement des façades ne présente aucun intérêt architectural et la qualité constructive est médiocre. Le défaut d'isolation est à l'origine de nombreux conflits de voisinage. En dépit des travaux de restauration/réhabilitation engagés à la fin des années 80, ce patrimoine bâti présente un très mauvais état de conservation. »

Le rapport évoque des appartements et des halls d'entrée squattés, des dégradations importantes des communs, « le sentiment de relégation » des habitants stigmatisés par leur adresse et la mauvaise réputation du quartier, l'isolement, le sentiment d'abandon...

Il est aussi question du public des jeunes « nécessitant une intervention prioritaire », de la délinquance (dégradation d'équipements publics, trafic de stupéfiants, circulation dangereuse des deux-roues, violences urbaines, regroupements extérieurs et affrontement avec les forces de l'ordre, feux de véhicules...).

## Premières inquiétudes

Novembre 2015, des repré-



Vue générale du quartier Drouot avec à l'ouest, à l'arrière de l'église Don-Bosco, les six barres du Nouveau Drouot vouées à la démolition. Document AURM

house Habitat vont à la rencontre des habitants qui expriment leur inquiétude quant à l'avenir du quartier. « Réhabiliter ou démolir, rien n'est décidé », peut-on lire dans *L'Alsace* (voir notre édition du 8 novembre 2015). Certains habitants du Nouveau Drouot s'inquiètent d'une éventuelle démolition des immeubles et d'aucuns pensent que la décision de principe est prise », relate le journaliste qui a suivi la visite. Philippe Trimaille et Éric Peter se sont efforcés de « tordre le cou à la rumeur et aux bruits de couloir ». Oui, l'avenir de ces immeubles des années 1950 vieillissants se pose et, expliquent-ils, une réflexion a été engagée pour savoir s'il convient de les

réhabiliter en profondeur ou s'il vaut mieux les démolir pour reconstruire du neuf. Mais pour l'heure, rien n'est décidé, insiste le directeur de Mulhouse Habitat. Et entre les deux options, le choix ne se fera qu'à l'issue d'études approfondies lancées sous l'égide de l'Anru (Agence nationale pour la rénovation urbaine), d'une durée de dix-huit mois.

« Il est hors de question de décider sans qu'il y ait au préalable une concertation avec les habitants, ce qui est une pratique avérée dans les opérations menées avec l'Anru », affirme le directeur de Mulhouse Habitat. Dans l'hypothèse où l'option démolition/reconstruction serait retenue, « on mettra en pla-

ce une cellule de relogement et ce sera du cas par cas. C'est ce qu'on a fait aux 420 (à Bourtzwiller) et ça s'est très bien passé. »

## Le couperet

Les habitants ont attendu encore près de trois ans pour être définitivement fixés : le 15 octobre 2018, lors d'une réunion publique au Drouot, la Ville annonce que la démolition est actée. Dès le lendemain le 16 octobre, la cellule de relogement était à l'œuvre. « Cette réunion d'octobre 2018, c'est le moment où on a arrêté les rumeurs », explique Cécile Sornin, adjointe référente du quartier. L'élué accompagne le « volet humain » difficile de cette muta-

tion (lire notre article complémentaire sur le web, « La culture »).

« Les choses prennent du temps, souligne Alain Couchot, adjoint en charge de l'urbanisme. Le rapport de 2015 était un point d'étape qui a aidé à trancher entre rénovation et démolition. En matière de renouvellement urbain, il faut que la ville soit véritablement transformée. Il faut aussi voir la faisabilité financière de l'opération. On avait une fenêtre de tir exceptionnelle, avec une aide de 250 millions d'euros sur l'ensemble des opérations dans la ville. »

## Démolition en cours

Le calendrier de la démolition devait commencer en 2023. « On a volontairement poussé les dates, sans pour autant donner l'impression aux gens de se précipiter pour les mettre dehors, poursuit Alain Couchot. Il y a tout un travail préparatoire de désamiantage, déplombage... Le calendrier est acté par M2A, c'est eux qui sont à la manœuvre. »

L'objectif est de démolir au fur et à mesure qu'une barre se vide. Le calendrier sera réactualisé en permanence, en fonction de la sortie des derniers occupants. « L'Anru nous impose d'avancer, les travaux de reconstruction doivent démarrer au plus tard en 2024. La phase de démolition devra être achevée à cette échéance. »

F.M.